

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 1

Artikel: Les Autrichiens à Palézieux
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185631>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

cet ouvrage; son titre, du moins, m'est inconnu. Je vais du reste m'en assurer, ajoutai-je en sautant sur l'échelle ; et, parcourant rapidement les rayons des ouvrages scientifiques : « Nous ne l'avons pas, lui dis-je, mais nous pourrons peut-être vous le procurer. Puis, fidèle à la consigne, je lui fis voir les diverses nouveautés : Voici, Monsieur, un ouvrage tout récent...

— Connais, connais, me répond la petite voix.

— Voilà, Monsieur, le dernier ouvrage de Jules Simon.

— Connais, connais...

— Puis, une brochure fort intéressante de M. Guizot, qui...

— Ah, oui, connais, je l'ai reçue hier.

Et ainsi de suite.

Persuadé qu'il n'y avait rien à faire avec un tel client, je regagnai mon pupitre en disant à part moi, avec une coupable crudité, je l'avoue : « Puisque cet oiseau connaît tout, qu'il cherche lui-même... Je crois parbleu qu'il n'est entré ici que pour laisser passer l'averse. »

Quelques instants après, le petit homme s'approcha de moi, sortit de son calepin une carte de visite, prit ma plume, inscrivit son adresse au-dessous de son nom et me la remit en disant :

« Eh bien si vous trouvez ce livre, voici mon adresse. »

J'ouvris de grands yeux et je lus :

M^r THIERS

Place St-Georges, 27.

Non, de ma vie je ne fus pareillement interloqué ; jamais je ne fis plus piteuse figure. Comme ces petits polichinelles qui sautent d'une boîte à surprise, je me levai d'un bond et fit deux réverences à me rompre l'échine.

Je venais précisément de lire le jour auparavant ce magnifique chapitre du *Consulat et de l'Empire* intitulé le *Couronnement*, et qui m'avait inspiré une profonde admiration pour son auteur.

Quand j'eus trouvé l'*Histoire des sciences* par Morand, je me rendis au superbe Hôtel de la place St-Georges, incendié plus tard par la Commune. J'attendis quelques minutes dans l'antichambre afin de savoir si c'était là le livre demandé par l'éminent écrivain. Il vint lui-même me remercier avec un sourire qui ne peut se décrire, admirable mélange de finesse, de bonté et de riaillerie, dont je me souviendrai longtemps et qui ne me rappelait que trop la scène de la librairie.

L. M.

Les Autrichiens à Palézieux

C'était en décembre 1813. Les désastres éprouvés par Napoléon dans la campagne de Russie avaient considérablement amoindri ses armées et porté un coup irréparable à son prestige et à sa gloire. Le grand conquérant essayait en vain de repousser ses ennemis et de sauver les derniers vestiges de sa puissance ; la France était envahie

et se débattait dans un dernier et inutile effort. Les armées alliées de l'Autriche, de la Russie, de la Prusse, de la Bavière et du Wurtemberg, marchaient sur Paris, tandis que les Anglais, s'avançant au sud, entraient à Bordeaux.

Un mouvement extraordinaire régnait dans toute la Suisse ; 150,000 hommes, commandés par le prince de Schwartzenberg, empruntaient notre territoire pour pénétrer en France, sans s'inquiéter de nos protestations et de notre neutralité. Ces troupes occupaient nos cités, parcouraient nos villages ; des officiers étrangers commandaient dans nos places et nos cantons osaient à peine retenir un reste de pouvoir.

Berne fut occupé dès le 21 décembre, et, le 29, trois régiments autrichiens, venant de Berne par Fribourg et se dirigeant sur Genève, faisaient leur entrée à Lausanne.

Bâle était le centre des mouvements ; on vit les cosaques, les kalmoucks, les baskirs, s'établir sur le Rhin, et les souverains d'Autriche, de Russie et de Prusse, arriver dans cette ville au milieu de tout ce bruit de guerre.

A trois ou quatre reprises, le village de Palézieux fut inondé de soldats autrichiens, que les habitants de l'endroit ne pouvaient héberger qu'avec beaucoup de peine et de sacrifices. Les kaiserlichs se montraient parfois très exigeants et paraissaient se plaire à abuser de la patience de nos paysans.

Le syndic de Palézieux était aux abois ; il suait sang et eau pour satisfaire aux réquisitions incessantes qui lui étaient faites et engager ses administrés à prendre leur mal en patience. Mais plusieurs ne faisaient guère preuve de bonne volonté et n'acceptaient la situation qu'en maugréant. Le meunier de Palézieux, entre autres, qui détestait les Autrichiens, cherchait par tous les moyens possibles à leur rendre la vie amère sous son toit. La table était fort maigre, les chambres froides et le vin distribué avec parcimonie. Aussi, le pauvre syndic avait-il sans cesse, à ce sujet, des tiraillements désagréables.

Il prit enfin la résolution de corriger le meunier au premier passage de nouvelles troupes. L'occasion ne tarda pas à se présenter :

— Donnez-moi, dit-il au sergent autrichien, les deux plus mauvais gars d'entre vos soldats ; je les destine à l'un de nos bourgeois par trop récalcitrant.

— C'est bien facile, répond le sergent, foïlà chustement deux pougres qui font voir les étoiles à moi ; *Donner Wetter*, y sont pas pons.

En effet, sur un signe de l'officier, deux gai-lards à moustache hérissée, aux traits anguleux, deux hommes de sac et corde sortirent des rangs et furent envoyés au moulin, où ils entrèrent bruyamment, criant lard et choucroûte avant même d'avoir franchi le seuil. Rien ne pouvait les satisfaire, et le buffet des provisions dut ouvrir à leurs crocs ses portes toutes grandes, car ils ne plaisantaient pas.

Mais le petit salé et le vin blanc qu'ils réclamaient sans cesse en se léchant les moustaches, n'étaient pas l'unique objet de leurs convoitises ; ils lorgnaient par-ci par-là tout ce qui brillait, et sondaient les murs et les parois avec la pointe du sabre pour s'assurer s'ils ne dissimulaient pas quelque mystérieuse cachette remplie d'argenterie ou de bijoux.

Pas moyen de les traiter comme ceux qui les avaient précédés. A la moindre difficulté, nos deux sacrifiants fronçaient le sourcil, se mettaient en garde, et le meunier devait céder.

Le soir de leur arrivée au moulin, ils se plaignirent de la température de la chambre et ordonnèrent impérieusement qu'on chauffât dur et que leur lit fût placé près du grand poêle de faïence, derrière lequel *Turc*, énorme dogue taillé comme un lion, sommeillait paisiblement.

Ce chien, connu de toute la contrée, et surtout des mendians pour lesquels il se montrait impitoyable, était le fidèle gardien de la propriété. Dès la tombée de la nuit, impossible d'approcher sans être horriblement mordu et terrassé. L'animal était néanmoins très obéissant aux moindres ordres de son maître, fort intelligent, et exécutait la consigne avec une ponctualité irréprochable.

Tout en feignant d'appréter la chambre, le meunier passa sa main sur la grosse tête de *Turc*, en lui disant à demi-voix : « Cette nuit, fais attention !! »

Les deux soldats soupaient à la cuisine. Quand ils eurent détruit les deux tiers d'un jambon, ils se dirigèrent vers leur couche sans dire bonsoir et fermèrent la porte à clef, comme des gens qui veulent dormir sans être dérangés.

Ah ! vous n'avez pas assez chaud, eh bien, on va vous en donner, dit le meunier en lançant une brassée de bûches sèches dans le poêle, dont la bouche s'ouvrait sur la cuisine; tenez kaiserlichs, chauffez-vous !

Et toutes les dix minutes de nouvelles bûches venaient alimenter le feu, si bien que la température de la chambre monta jusqu'à 45 degrés et plus.

Les deux Autrichiens qui suffoquaient firent maintes tentatives pour sortir de leur lit. Impossible. Au moindre mouvement, *Turc*, se dressait sur ses pattes et poussait des hurlements terribles, menaçant de croquer nos gaillards sans aucun ménagement.

Qu'on se représente ces deux hommes, suffocant sur leur couche qu'ils n'osaient quitter et cherchant avec angoisse un peu d'air, comme un pauvre animal qui se meurt sous la cloche d'une machine pneumatique !

Vers trois heures du matin, n'y tenant plus, ils appellèrent le meunier à leur secours. Celui-ci jugeant la leçon suffisante cessa le feu; mais il ne retira le chien de son poste que lorsque ses cinq domestiques furent arrivés sur les lieux prêts à défendre leur maître.

Les Autrichiens sortirent de leur rotissoire, pâles, chancelants et souples comme des agneaux. Jamais ils n'avaient passé une nuit pareille.

Le meunier était triomphant. « Là-dessus, messieurs, leur dit-il, nous allons boire un verre ensemble. » Une heure après, et grâce au petit blanc, on se fit de mutuelles et amusantes confidences, la gaieté se mit de la partie et les deux kaiserlichs étaient apprivoisés.

L. M.

Lo Justicier dè Pully.

Dein lo teimps dâi *Justiciers*, que l'étâi coumeint quoui derâi bin lè Dzudzo dè pé d'ora, cè dè Pully allâvè dè sa-t-ein quatooze pè lo Prîorâ po vairè et po interrodzi lè bons soudzets qu'on lâi mettâi à l'ombro, kâ la race dâi croufèz dzeins est asse vîlhe què la Venodze, et dein cé teimps lo Priora dè Pully ein avâi 'na dizanna dè tot bons, ti dein lo mémo pâilo.

On dzo que lo Justicier lâi étâi z'u, tsacon dè clliâo pandoures coudessâi sè férè passâ po on bravo hommo.

— On m'a eincliou po avâi robâ, se dit on larro, dzanliâo coumeint on dentistre, et portant n'est pas mè, pisque y'aïdovo à ma cabra à tchevrottâ ellia méma né.

— On m'a coffrâ, se dit on autre, po avâi met lo fû, mâ vo djuro que l'é pas fé espret.

— Por mè, se fe on troisiémo, se y'é volliu tiâ ma fenna, n'est pas tant dè ma fauta ; porquiè mè desai-cllie : tourlourou !

Efin s'estiusâvont ti dè lâo fregâitsès hormi ion que dit : Por mè l'est bin veré qu'é attaquâ su la route lo tsatellan dè Bîmant po lâi robâ sa borsa et que l'é à mâiti éterti.

Adon, quand lo Justicier oû cein, ye criè lo géolier et lâi dit :

— Volliâi-vo bin vito mettrè frou cé vaurein, que l'aulè âo diablio, se vâo, kâ se reste bin mè ice, l'est dein lo ka dè férè mau veri totè clliâo brâvès dzeins que sont avoué li.

On crâno sordâ.

A la guerra d'Orba, ein dou (1802), on coo dè pè Bavœis que lâi étâi avoué sa compagni, n'étâi pas à se n'éze et appriandâvè dè férè fû, kâ l'étâi on afférè dâo diablio por li dè teri lo gatillion. Assebin quand l'oïe lè premi coups dès fusi, s'allâ catsi derrâi onna courtena et la né, traçâ avau contré Bavœis, iô l'arrevè tot essociâ.

— T'és dza quie, se lâi fe sa fenna. Etès-vo dza licenciyi ?

— Na, mâ mè su sauvâ.

— Ah bin ! t'és on bio luron ! te vas tè férè vergogne ; lè dzeins sè vont fottrè dè té, et lè fennès mè vont férè chetsi pè vai lo borné ; vâotou bin vito retornâ !

— Lo grand diablio la retornâie, se repond lo terriblio sordâ ; crâi-tou que vu allâ mè férè estraupiâ ; kâ ne lâo tsau pas iô meri, que vo